

*Le jour où tu es né, il neigeait mon amour, tout comme aujourd'hui. Chaque flocon qui tombe me transperce le cœur.*

*Je vis dans l'espoir fou qu'on se retrouve un jour, même quelques secondes. J'en ferai toute une éternité.*

*J'avais vingt ans, ce n'est pas une excuse.*

*Le vieux professeur que j'admirais tant m'avait choisie pour mes qualités. Mes qualités...*

*Si je l'avais fait gratuitement, je pourrais peut-être essayer de me pardonner mais c'est bien grâce à cela que j'ai payé mes études, mes si chères études, à plus d'un titre!*

*Il paraît que je suis devenue quelqu'un de bien. S'ils savaient!*

*On vient de me nommer à la tête d'un programme scientifique de la plus haute importance. Bientôt on pourra traiter des maladies incurables jusqu'ici, et j'y aurai participé. Belle aventure! Tu en entendras certainement parler.*

*Le plus dur pour moi, c'est de ne pas pouvoir répondre à ces simples questions:*

*Où es-tu?*

*As-tu les cheveux blonds ou bruns? Et tes yeux?*

*As-tu mon nez, ma bouche?*

*Qui appelles-tu maman?*

*On m'a juré que tu aurais une bonne éducation et que tu ne manquerais de rien.*

*Moi je manque de toi à chaque instant qui passe.*

*Bon anniversaire à toi, quelque part dans ce monde.*

*M.*

Greg Newton vérifia une dernière fois son paquetage et jeta un coup d'œil à sa montre : 7 heures 25. Bientôt un taxi passerait le chercher pour le conduire à l'aéroport, d'où, accompagné de son photographe, il s'envolerait pour Bagdad.

Tout s'était décidé très vite.

Quelques jours plus tôt il était encore à la recherche de la vérité sur Pianoman, une affaire qui l'avait intéressé depuis le début mais, contre toute attente, Pianoman s'était réveillé, du jour au lendemain.

Quasiment au même moment, Greg avait été nommé envoyé spécial en Irak.

Comme tous les jours, une infirmière avait demandé à Pianoman s'il allait enfin se décider à parler et il avait répondu « je crois bien, oui », tout simplement.

Ladite infirmière, médusée, avait aussitôt alerté les médecins ; enfin on l'imaginait, parce que depuis le début de cette affaire, les journalistes ne recevaient leurs informations que de la police, à travers de vagues communiqués - Greg était bien placé pour le savoir - et aucun d'entre eux n'avait été autorisé à rencontrer Pianoman. On les avait même menacés d'expulsion au cas où ils tenteraient de mettre un pied à l'intérieur de l'hôpital de Little Brooks où Pianoman était censé résider.

En lisant les différents articles, tant du Daily Mirror que de ses autres confrères, Greg avait du mal à reconstituer le puzzle.

Pianoman avait été reconduit le samedi 20 août

vers sa Bavière natale pour y retrouver sa famille. Il avait parlé la veille et révélé qu'il avait vingt ans, qu'il était Allemand, homosexuel, et que, suite à un chagrin d'amour, il avait tout simplement décidé d'en finir avec la vie. Il avait choisi cette plage du Kent pour venir offrir sa jeune vie aux flots qui l'avaient rejetée.

C'était aussi tristement banal que ça! Il était tout simplement dépressif. Pendant quatre mois et demi, il avait joué les amnésiques et trompé tout le monde en imitant les malades mentaux dont il s'était occupé en France quelques mois plus tôt.

Ayant sans doute jugé que la plaisanterie avait assez duré, il avait raconté que ses parents possédaient une ferme en Bavière et qu'il avait deux petites sœurs qu'il aimait beaucoup.

Un avion l'avait reconduit à Munich. À l'aéroport, il avait retrouvé ses parents, deux braves fermiers, apparemment très émus.

Le Daily Mirror du 24 août donnait des précisions, contredisant certaines déclarations faites quelques jours plus tôt. Pianoman, un temps menacé de devoir payer les frais occasionnés par son séjour en Grande-Bretagne, avait subitement changé sa version des faits.

Il prétendait maintenant s'être réveillé d'une longue amnésie le vendredi précédent, se souvenant tout à coup de son nom et de sa vie antérieure qui lui revenait par flashes.

Un confrère de Greg affirmait avoir rencontré ses parents, Josef et Christa G.

Ce n'est qu'un mois plus tôt, alors qu'ils étaient pourtant sans nouvelle de leur fils depuis le mois de mars, qu'ils s'étaient enfin décidés à le faire porter disparu. Ils le croyaient tout simplement mort. Apparemment c'étaient les seules personnes à

n'avoir jamais entendu parler de Pianoman.

Josef reconnaissait qu'il avait peut-être vu passer sa photo à la télévision mais qu'il n'avait pas pu reconnaître son fils, étant donné que celui-ci portait barbe et lunettes avant de partir ! Et de toute façon, précisait-il, à part le bulletin météo, personne ne regardait la télévision dans ce coin perdu de Bavière proche de la frontière tchèque et personne ne lisait les journaux non plus. À la ferme, tout le monde se couchait tôt pour pouvoir se lever tôt le matin et assurer la traite des quarante vaches de l'exploitation.

Josef démentait avec véhémence le fait que son fils eût pu être homosexuel. Il affirmait qu'il avait travaillé dans un hôpital psychiatrique, non pas en France mais à Sarrebruck et qu'ensuite il était parti en France pour étudier.

Andreas ne savait pas comment il avait atterri sur cette plage, peut-être avait-il pris un ferry ou Eurostar !

La version du suicide tombait donc à l'eau. Il avait sans doute été attaqué et pillé et il ne comprenait pas pourquoi son costume ne portait plus d'étiquettes ni pourquoi d'ailleurs il portait un costume.

Finalement le mystère restait entier, véritable amnésie ou affabulations ?

Bientôt le public, attiré par un fait divers plus alléchant, se détournerait de cette histoire.

Le fils de fermier allait reprendre le cours de sa vie tranquillement.

Pour Greg Newton, cette histoire présentait néanmoins de grosses lacunes.

Considéré au départ comme un virtuose du piano, Andreas était maintenant qualifié de bien médiocre interprète qui se contentait de taper pendant des heures sur la même note, ce qui était « horripilant »

selon l'un des employés de l'hôpital. C'en était à se demander pourquoi on ne lui avait pas confisqué son piano.

Josef G., quant à lui, affirmait que son fils jouait de l'accordéon assez correctement.

Le plus troublant dans toute cette affaire était qu'aucun journaliste n'avait approché Pianoman depuis son « réveil », son père refusant de le confronter à la presse, officiellement pour éviter d'aggraver son état psychologique. Aucun de ses voisins ou amis n'avait pu le voir non plus et aucun d'eux n'avait reconnu en lui le pianiste amnésique parce que la coiffure était différente, qu'il portait habituellement des lunettes et que le jeune Andreas qui était parti d'Allemagne souffrait d'acné.

Ce qui étonnait Greg aussi, c'est que Pianoman, n'avait pas montré la moindre gêne pour dessiner un piano à queue dans les moindres détails ni écrire de la musique sans lunettes.

Enfin, puisque les G. disaient que Pianoman était leur fils, pourquoi en douter ?

Greg avait lu et relu les articles de ses confrères et décidément cette version ne lui convenait guère, mais l'affaire n'était plus de son ressort.

Avant de partir il aurait bien aimé appeler Susan, ou au moins lui laisser un message sur son répondeur, pour lui dire au revoir.

Tout à coup un klaxon retentit dans la rue. Greg se pencha par la fenêtre et aperçut son taxi. Il prit son sac et sortit de l'appartement.

Au moment où il sortait de son immeuble, un coursier l'interpella et lui remit un petit paquet de la taille d'une enveloppe. Greg signa le reçu et glissa le tout dans sa poche.

Quelques mois plus tôt...

La pluie battante qui tombait depuis le départ de Londres, se déversant bruyamment sur le pare-brise en faisant crier les essuie-glaces à l'agonie, avait le don d'irriter Robert Bradshaw, déjà d'une humeur massacrant depuis que son chef lui avait confié cette mission.

Les sempiternels embouteillages, aggravés par un accident dû aux conditions météorologiques, avaient considérablement augmenté le temps de parcours que Bradshaw avait, en gros, estimé à deux heures.

À un an de sa retraite il se voyait confier l'affaire la plus médiatique depuis la mort de la Princesse Diana. Les ménagères de plus de cinquante ans et les midinettes étaient toutes tombées d'accord pour éprouver un intérêt quasiment hystérique pour cette affaire, les unes s'imaginant en mère, les autres en fiancée. Cette histoire émoustillait toutes les imaginations, même les moins fertiles.

Robert Bradshaw n'arrivait cependant pas à comprendre pourquoi Scotland Yard s'intéressait à cette affaire au point de lui avoir donné carte blanche et d'avoir mis à sa disposition les moyens les plus sophistiqués pour tenter de retrouver l'identité d'un bonhomme qui n'était probablement qu'un fou de plus échappé d'un asile psychiatrique.

Il y avait tant de crimes à élucider que l'inspecteur se demandait pourquoi ses supérieurs se séparaient momentanément d'un officier de police habitué à résoudre les crimes les plus tordus. Il pesta contre la

génération montante, tous ces cols blancs qui ne tiraient leur savoir que des cours théoriques et étaient plus à l'aise face à un ordinateur que devant une scène de crime, pourtant ils finiraient quand même par avoir sa peau.

Après une heure de mutisme, il s'adressa à sa jeune consœur installée à côté de lui.

- Je crois bien que me voilà dans une voie de garage.

- Au contraire, tout ceci va faire de vous un homme célèbre! répliqua Susan Baker. Vous vous retrouverez bientôt sous les feux de la rampe. Avec tous les journalistes qui traînent dans les parages, on vous verra un jour ou l'autre à la télévision.

- La télévision! Si vous saviez ce que je m'en moque! Et puis de toute façon ils se sont bien calmés. Au début on ne trouvait pas chambre d'hôtel à cent kilomètres à la ronde. Je pense que toute cette histoire est en train de retomber comme un soufflé et que dans un mois plus aucun journal ne parlera de ce Pianoman. Je hais les journalistes. Ils s'emparent d'une histoire, ils s'en nourrissent jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien et finissent par la délaissier comme une vieille carcasse. Ce ne sont que des vautours! Même votre Greg Newton, qui semblait si coriace au départ, a l'air d'avoir laissé tomber.

- Ce n'est pas MON Greg Newton, inspecteur, je vous signale que nous avons rompu il y a plus de six mois et d'ailleurs ma vie privée ne vous regarde pas!

- Sachez que si ce Greg Newton n'avait pas passé son temps à vous appeler au bureau, personne n'aurait été au courant de votre liaison!

La voiture pénétra les faubourgs de Dartford. La petite ville, qui avait vu naître Mick Jagger, ne se montrait pas sous son meilleur jour. Son centre-ville médiéval était certes réputé grâce à ses bâtiments de

style Tudor mais rien ne transparaissait en l'abordant de ce côté. Elle apparaissait plutôt sous son aspect industriel et pollué.

Robert Bradshaw pestait maintenant contre sa vieille guimbarde qui lui avait valu le surnom de Colombo et se mit à regretter l'absence de GPS. Après s'être perdu à l'entrée de la ville, à la sortie de l'auto-route, il trouva enfin la direction du centre-ville. Comme par miracle, il atterrit au beau milieu de Darenth Wood Road.

Beaucoup de gens ignoraient où se trouvait réellement Pianoman.

Tant de fausses pistes avaient été lancées que tous les hôpitaux du Kent possédant de près ou de loin une unité psychiatrique étaient assaillis de visites et de coups de téléphone. Les journalistes, prêchant le faux pour savoir le vrai, appelaient décontractés tous les établissements, demandant à parler au psychiatre qui avait la charge de Pianoman. On répondait invariablement que Pianoman ne séjournait pas dans cet hôpital.

- Je crois que nous y sommes! s'exclama Robert Bradshaw.

Instinctivement Susan arrangea sa chevelure blonde.

- Eh Miss, on ne va pas au bal, ironisa Bradshaw, agacé par la coquetterie de sa coéquipière. D'ailleurs, à votre place j'aurais mis autre chose que ces escarpins et ce joli petit tailleur. Il pleut dehors!

Susan, piquée au vif, considéra son supérieur d'un air vexé. C'est sûr, lui n'avait pas l'habitude de faire des frais de présentation. Sa veste de tweed trop petite n'arrivait pas à cacher des rondeurs que le manque d'exercice physique avait laissé s'installer.



Son vieux pantalon élimé, retenu par une ceinture de cuir usé, retombait sur une paire de chaussures qui avait connu beaucoup trop d'affaires criminelles mais dont il avait renoncé à se séparer tant il s'y sentait à l'aise. Ses yeux bleu gris cernés de poches, ses joues retombantes, son teint légèrement couperosé et ses cheveux grisonnants ondulés, plaqués contre son crâne, témoignaient d'un laisser-aller évident et surtout d'une grande lassitude.

Bradshaw s'engagea dans l'allée qui menait au complexe hospitalier. Des massifs de fleurs étaient plantés de chaque côté. La voiture entra dans le parking visiteur et stoppa net sur la première place libre.

Les portières rouillées laissèrent échapper un cri de douleur arthrosique. Susan mit un pied dehors et son escarpin atterrit au beau milieu d'une flaque d'eau glacée. Elle grelotta et serra son imperméable Burberry's contre sa poitrine.

Un grand bâtiment moderne fait de briques et de verre se dressait devant eux.

Susan et Bradshaw se pressèrent vers le hall d'entrée. Susan n'avait jamais vu un hôpital aussi moderne, tout droit sorti de l'imagination d'un jeune architecte qui avait harmonieusement allié des matériaux modernes et anciens. Mille cinq cents personnes travaillaient ici et quatre cents chambres, six cent cinquante lits, étaient à la disposition des malades. Derrière le grand comptoir de l'entrée, l'hôtesse d'accueil, une quinquagénaire rondelette, lisait un article de la presse à scandale consacré à Pianoman, tout en mastiquant un chewing-gum.

Elle redressa la tête et tomba nez à nez avec la plaque de police de Bradshaw.

- Salut! dit-elle d'un ton enjoué.

- Bonjour, inspecteur chef Bradshaw et inspecteur

Baker de Scotland Yard.

L'hôtesse considéra un instant le couple le plus mal assorti qu'elle ait jamais rencontré.

Susan éternua et sortit discrètement un paquet de Kleenex de sa poche d'imperméable. Elle entreprit de se moucher en faisant le moins de bruit possible. C'était tout un art qu'elle tenait de son éducation bourgeoise.

- Nous avons rendez-vous avec le docteur Epstein, poursuivit Bradshaw.

- Je suis au courant, installez-vous un instant, leur proposa l'hôtesse en désignant les sièges alignés contre le mur de la réception. On viendra bientôt vous chercher. Vous savez, ajouta-t-elle à voix basse, il n'est pas vraiment ici!

- Qui ça? demanda l'inspecteur Bradshaw.

- Eh! Qui vous savez, c'est bien pour lui que vous êtes venus?

Bradshaw comprit qu'Amie - son nom était inscrit sur un badge - leur parlait de Pianoman.

- Comment ça! Il n'est pas ici? s'énerva Bradshaw, décidément excédé par tout ce cinéma qui entourait Pianoman.

- Disons qu'il est dans une annexe, pas très loin d'ici, dans le Hollies.

- Le Hollies?

- Oui, l'annexe psychiatrique, reprit Amie, mais ne vous inquiétez pas, on va venir vous chercher. Vous comprenez, il fallait brouiller les pistes à cause des journalistes.

Susan s'installa et s'empara d'un magazine mis à disposition sur une petite table basse. En première page s'étalait la photo du jeune homme qu'ils venaient rencontrer. Il se tenait gauchement devant l'objectif, revêtu du fameux costume dont on avait

tant parlé. Le gros titre annonçait: « le mystérieux pianiste toujours pas identifié ». Elle reposa immédiatement la revue et en saisit une autre qui avait choisi de titrer « Pianoman n'a toujours pas livré son secret, la police piétine ».

Elle reposa l'exemplaire et renonça à fouiller dans la pile.

Au bout de dix minutes environ, le docteur Epstein vint lui-même à leur rencontre. C'était un homme d'environ cinquante-cinq ans, d'allure sportive et enjouée. Il portait une barbe parfaitement taillée. Il s'avança vers Bradshaw. Ses yeux malicieux s'arrêtèrent un instant sur la frêle Susan dont le teint pâle et les cheveux bouclés lui donnaient des airs de poupée de porcelaine. Il pensa tout de suite que la jeune femme avait un profil décalé. Son métier d'inspecteur de police cadrait en effet assez mal avec son apparence.

- Docteur Epstein, enchanté, je vous prie de bien vouloir me suivre dans mon bureau, nous y serons plus tranquilles.

Ils traversèrent le grand hall pour se retrouver de l'autre côté de l'hôpital qui s'ouvrait sur une vaste pelouse.

- Je travaille au Hollies, Amie a dû vous le dire. Cette petite mise en scène était destinée à semer d'éventuels journalistes.

Le trio traversa la pelouse et coupa à travers le bois de Darenth. Robert Bradshaw avançait dos courbé et épaules rentrées comme s'il portait une charge invisible.

- C'est un raccourci, expliqua Epstein.

Bradshaw rechigna devant cette marche forcée tandis que Susan, malgré ses escarpins, marchait d'un pas soutenu.

Le bâtiment psychiatrique apparut bientôt de l'autre côté du bois. Contrairement au Darent Hospital, c'était un bâtiment ancien mais non dénué de charme. Il ressemblait à un manoir. Le trio gravit le perron, ce qui finit d'achever Bradshaw qui arriva en haut des marches soufflant comme un bœuf et se tenant les côtés. À peine eurent-ils pénétré le hall à damier noir et blanc qu'une musique parvint à leurs oreilles. Susan crut reconnaître du Chopin tandis que Bradshaw, pas mélomane pour deux sous, reconnaissait du piano.

Le professeur Epstein invita les visiteurs à le suivre jusqu'à son bureau au fond d'un long couloir qui se détachait à droite du hall d'entrée.

La porte était ouverte. Susan y pénétra la première et fut surprise par la grande fenêtre aux barreaux resserrés qui donnait sur un parc aménagé avec goût. Elle s'en approcha et remarqua un groupe d'hommes en pyjama qui s'égaillait sur la pelouse.

Elle interrogea Epstein, lui demandant comment il pouvait être sûr qu'aucun malade ne s'échapperait.

- Ne vous inquiétez pas, la surveillance est discrète mais bien présente, et si par hasard votre question s'adressait plus particulièrement à notre protégé, sachez que plusieurs membres du personnel sont chargés de sa garde. D'ailleurs je ne pense pas qu'il puisse manifester l'envie de s'échapper, le monde extérieur est bien trop hostile pour quelqu'un qui ne sait ni qui il est, ni d'où il vient. Où pourrait-il aller? Franchement, je vous le demande.

Epstein s'installa derrière son grand bureau en acajou et invita les officiers de police à prendre place en face de lui dans de confortables fauteuils en cuir.

Susan remarqua au mur une photographie de Freud tandis que Bradshaw entamait la conversation.

- Docteur Epstein, commença-t-il en enfonçant son

regard bleu dans celui du professeur pour mieux capter son attention, qu'avez-vous à nous apprendre sur votre patient ?

- Comme vous le savez, il a été transféré depuis plus d'un mois dans notre service. L'hôpital de Gillingham ne pouvait plus assurer sa sécurité dans le contexte médiatique que vous connaissez. J'ai dit tout ce que je savais à vos collègues de la police locale et malheureusement, je ne pense pas avoir grand-chose à ajouter dans l'état actuel des choses.

- Nous avons pris connaissance de tous les rapports de police établis à ce jour, mais ce qui nous intéresse surtout c'est de savoir s'il a fait des progrès depuis son arrivée, et si vous avez pu établir son profil psychologique. Pour être plus précis, est-ce un affabulateur qui nous fait perdre notre temps ou est-il réellement amnésique ?

- Il est malheureusement encore beaucoup trop tôt pour vous répondre. Tout ce que je peux vous dire, mais vous le savez sans doute déjà, c'est qu'il est très perturbé et apeuré. À mon avis, quelqu'un lui a fait du mal. Il n'a toujours pas prononcé un mot.

Susan demanda au médecin s'il avait déjà rencontré un cas similaire d'amnésie.

- Aucun cas ne ressemble vraiment à un autre en matière d'amnésie, vous savez. Certaines sont totales, d'autres partielles et sélectives. Elles ont cependant en commun d'être provoquées par un traumatisme, qu'il soit physique ou psychologique ou encore par une maladie du cerveau, dégénérative ou cancéreuse. Nous lui avons fait subir un scanner et nous n'avons décelé aucune lésion cérébrale. Nous nous orientons donc logiquement vers une cause psychologique.

- Est-il possible qu'il ait tout oublié sauf la musique ? continua Susan. Bizarrement il dessine, il écrit de la musique mais pas un seul mot. N'est-ce pas